

REVIEW ARTICLE

ON

LA CÉRÉMONIE DES ADIEUX

"LE TÉMOIGNAGE DE SIMONE DE BEAUVOIR:

SARTRE EST MORT 'CONTENT'"

BY

MAURICE NADEAU

"A ceux qui ont aimé Sartre, l'aiment, l'aimeront", Simone de Beauvoir choisit les lecteurs de la Cérémonie des adieux. Elle ne les voit pas parmi les adversaires et les indifférents. Elle compte en outre sur les générations futures, et si son témoignage est mis en cause par certains familiers de Sartre, on ne peut douter qu'elle rend au compagnon de quarante années de sa vie l'hommage qui permettra à ces futurs lecteurs de se représenter l'homme vivant, l'homme quotidien que la littérature et la philosophie auront transformé en produit culturel. Fidèle au projet qu'ils avaient formé tous deux de "dire la vérité du monde" en commençant par dire la vérité sur eux-mêmes, Simone de Beauvoir poursuit la tâche entreprise dans ses précédents journaux. A cette différence près que Sartre y prend ici toute la place.

On peut s'étonner que, parlant de l'homme dont elle a été si proche, elle n'ait en rien modifié sa manière précise et circonstanciée, froidement objective, de relater les faits. Sans doute le témoin est-il impliqué dans le témoignage, mais c'est avec tous les devoirs du témoin dont le jugement ne saurait être altéré par des considérations extérieures à son projet même. Le domaine de Simone de Beauvoir, dans la première partie de son ouvrage, est le constat. Dans la deuxième, la

plus copieuse et qui nous découvre un "Sartre par lui-même", l'enquête: un interrogatoire où il s'agit de faire accoucher Sartre de confidences qu'il avait jusque-là plus ou moins tues.

Cette première partie, "la Cérémonie des adieux" (en rappel d'une expression de Sartre lors d'une provisoire séparation précédente) raconte, année par année depuis 1970, à la fois l'activité de Sartre, essentiellement politique, et la lente désagrégation d'un corps atteint par la maladie et la vieillesse. Elle ne se lit pas sans malaise dès lors que ne nous est épargnée aucune description des misères humiliantes subies par un corps en détresse, et elle inviterait à s'interroger sur l'à quoi bon de l'entreprise si on ne supposait à celle-ci un double but: montrer que les lois de la nature sont impitoyables (ce que le "mythe du grand homme" n'admet pas toujours), également et surtout que Sartre est resté lui-même jusqu'au bout, tant par son désir de se remettre en question après mai 68 que par son acceptation sereine de la maladie et de la mort. Presque aveugle, trahi par son corps, parfois atteint de confusion mentale, il est présent partout où il le peut: dans la rue, à la barre des témoins de procès intentés à ses amis gauchistes, auprès des travailleurs immigrés, tandis que son nom figure à la direction de journaux comme au bas de protestations en faveur des dissidents soviétiques ou des emprisonnés de Burgos. Etant parvenu à rendre tangible et efficace la fusion entre morale et politique, il joue le rôle d'autorité morale écoutée et respectée.

Auprès de ses jeunes amis (il les invite à contester son propre rôle et ses idées), il entend travailler à l'avènement d'une société où se posera l'interrogation essentielle: "Qu'est-ce que l'homme ?" Autrement dit: que peut un homme ? Quel usage doit-il faire de sa liberté ?

Il ne sait pas quand il mourra, mais il mourra content: "J'ai fait ce que j'avais à faire". La mission que, tout enfant, il s'était donnée, il l'a remplie et bien remplie. Quand le 15 avril 1980 son coeur cesse de battre, l'événement est pour les autres, pour Simone de Beauvoir qui dit alors, en des termes d'une sobriété émouvante, le déchirement de l'ultime séparation.

Durant leurs vacances à Rome en août-septembre 1974, elle avait mis quotidiennement Sartre à la question. Il s'était prêté à cet interrogatoire sur lui-même, son oeuvre, son projet de vie, ses rapports avec les femmes, la sexualité ou l'argent, sa conception d'un Dieu auquel, encore enfant, il avait décidé de ne plus croire, le rôle qu'il assignait à la politique, à l'Histoire, au Temps, la notion de "liberté" sur laquelle il a fondé son existence et son oeuvre.

Sans doute cette oeuvre répond-elle à l'avance pour lui, et c'est celle qui, même, répond le mieux. Toutefois, la confidence, ici, nous apprend sur l'homme ce que ne pouvaient ni ne désiraient révéler au public le philosophe et l'écrivain. L'auteur des Mots avait parlé de l'enfant qu'il fut, mais dans

un but quasi didactique, anthropologique, et fixé d'avance: montrer le cheminement d'un "petit prince" de la bourgeoisie universitaire vers le communisme. Le projet fut abandonné, on le sait. Si la sincérité du quinquagénaire qui en avait commencé la réalisation ne pouvait être suspecté, il ne pouvait en même temps se dissimuler que ses souvenirs étaient orientés, choisis commentés et jugés en fonction d'une démonstration qui, ses opinions ayant changé, devenait sans objet. En outre, avec les Mots, voulait dire adieu à la littérature par un chef-d'oeuvre de littérature, attitude paradoxale qui faussait d'une autre façon son projet. Ici, rien de semblable. Sartre sait qu'il n'écrira plus, que son oeuvre est terminée, et que ce retour sur lui-même auquel le contraint Simone de Beauvoir doit servir à trouver - socratiquement - les motivations profondes de son existence. D'où l'intérêt, capital, du document.

Sans doute retrouve-t-on dans ces entretiens l'enfant des Mots qui veut devenir un écrivain. Hors de tout autre ambition. Et qui, parce qu'il se veut écrivain, pense sans autre preuve qu'il est un "génie": "Je me considérais - mais en toute modestie si j'ose dire - comme un génie. Je parlais à mes camarades comme un génie parle à ses camarades. En toute simplicité, mais, de l'intérieur, c'était un génie qui parlait". L'étonnant ne réside pas dans cette mythologie enfantine mais bien dans le fait qu'elle l'ait habité jusqu'à un âge avancé.

Quand, en 1944, après avoir publié la Nausée et Huis Clos, et fait par là ses preuves, il part pour l'Amérique, "j'étais, dit-il, un écrivain de génie qui va faire un tour, dans un autre pays: à ce moment-là, j'étais immortel, j'étais assuré de mon immortalité". Tant de franchise, ou de naïveté, désarme.

Trente ans plus tard, Sartre tente d'expliquer comment cette foi toute simple en son génie lui a été donnée par le seul choix d'écrire, même s'il ne fait alors que plagier les récits d'aventures de ses lectures enfantines. "Le seul fait d'écrire, déclare-t-il, prouvait que j'avais du génie", puisque "l'acte d'écrire, s'il est parfait, exige un auteur qui ait du génie". La restriction: "s'il est parfait", semble de taille. Elle ne vise pourtant en rien le produit de l'acte qui se suffit à lui-même. C'est l'écriture qui permet de "découvrir au lecteur des choses qu'il n'a jamais pensées... de découvrir la vérité du monde". Sans doute cette "vérité du monde" est-elle extrinsèque à l'écriture. Elle ne peut cependant être révélée que par l'écriture. "Cette vérité... je l'apprendrais moins en regardant le monde qu'en combinant les mots. En combinant les mots, j'obtiendrais des choses réelles". Encore "regarder le monde" ne consiste-t-il nullement à l'observer, à le vivre sous forme d'expériences. Il est livré dans des produits d'écritures diverses, en particulier philosophiques: "Je pensais que si je me spécialisais dans la philosophie,

j'apprendrais le monde entier dont je devais parler dans la littérature. Ça me donnait, si vous voulez, la matière."

"Matière" exploitable et d'importance secondaire même dès lors que, par exemple, l'existence de "rapports entre les gens" lui est révélée par la lecture de Proust, un écrivain. Il entend calquer sa vie "sur les vies de Victor Hugo, de Zola, de Chateaubriand... Ces vies-là se synthétisaient pour produire une vie qui serait la mienne. Je me conduirais vraiment d'après ces modèles..." Mimétisme poussé à un degré inimaginable: "Et je pensais que je ferais un peu de politique à cinquante ans" (à la façon de Victor Hugo ou du Zola de l'Affaire Dreyfus). On s'étonne qu'il n'évoque pas l'exemple du parangon des écrivains, Flaubert. Il n'en a nul besoin puisqu'en fait, c'est Flaubert qui parle par sa bouche. "Une phrase avec des mots bien choisis est une phrase juste, vraie", "L'oeuvre littéraire est un objet. Un objet qui a une durée propre, un commencement et une fin... C'est ça la nécessité de l'oeuvre". Sartre reprend des affirmations que Flaubert a répétées à satiété. N'en sont même pas absentes les invocations d'une phrase bien faite à la justice et à la vérité.

Ces "enfance Sartre" se prolongent tout de même jusqu'en 1944, alors qu'une mutation s'est opérée chez lui par la guerre et la captivité, par la rédaction et la publication de l'Être et le néant où apparaît des notions qui feront

bientôt de lui "le pape de l'existentialisme". A partir de "l'être en situation", du "vécu" et de "l'engagement", des essais comme "Qu'est-ce que la littérature ?" et de ceux qu'il réunira dans les divers volumes de Situations, un courant littéraire et romanesque rompt ouvertement avec les conceptions que se faisait le jeune Sartre de l'oeuvre d'art. D'autres mutations se succèderont, celle des années 50 par exemple, qui le font se rapprocher du Parti communiste, puis s'en éloigner à nouveau, celle encore qui, après mai 68, invite l'intellectuel "à se fondre dans la masse pour faire triompher la véritable universalité". Certes, que de chemin parcouru! On mesure mieux ce chemin à voir d'où Sartre est parti. Encore n'est-on pas sûr qu'à la fin il ait abandonné toutes ses croyances dans les seuls pouvoirs de l'écriture. On s'en rend compte par la confiance qu'il met en la postérité pour la survie de son oeuvre, par l'affirmation répétée à Simone de Beauvoir qu'il a voulu être avant tout un écrivain, qu'il faut le considérer avant tout comme un écrivain.

Ces entretiens comportent d'autres révélations. Elles intéresseront les admirateurs de Sartre et les historiens de la littérature, sans doute également les psychanalystes: "Le beau-père... ça a été constamment le type contre lequel j'écrivais. Toute ma vie; et le fait d'écrire, c'était contre lui". Elles ne relèvent pas entièrement de l'anecdote dès lors qu'elles ne permettent pas d'oublier l'apport essentiel de Sartre aux hommes de ce temps: par une oeuvre dont la pâte conti-



nue de fermenter, par une vie dont beaucoup de traits demeurent exemplaires, par un homme qui, jusqu'au dernier moment, n'a cessé de se remettre en question. "Chacun a en soi, dans son corps, dans sa personne, dans sa conscience de quoi être sinon un génie, en tout cas un homme réel, un homme avec ses qualités d'homme..." Tout en reconnaissant que cette "liberté" d'être subit les contraintes des autres, des institutions et de l'Histoire, qu'elle n'est pas toujours voulue ni consciente, il ouvre une perspective qui demeure l'horizon de toute action vraiment humaine: "L'idée de ma liberté implique celle de celle des autres. Je ne puis sentir libre que si les autres le sont."